

PATRICK BLANC, 38 ans, botaniste du CNRS, aime le monde chaud et humide, vulnérable et lent des tropiques. Un monde auquel il a consacré une thèse d'Etat, « Biologie des plantes des sous-bois tropicaux », après avoir parcouru l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Il revient du Cameroun où il s'est envolé à bord du radeau des cimes pour découvrir la forêt équatoriale.

# L'HOMME-PLANTE DES TROPIQUES

**I**l dit : « Je regarde les plantes pousser. » Et de ses doigts fins aux ongles longs, il rejette en arrière une mèche de cheveux raides, teinte en vert. Il fait chaud dans ce bureau de la rue Cuvier. Au sommet des étagères s'alignent des bocaux où baignent des racines, et d'un vaste panneau incliné où sont cousues des poches de jute humide jaillissent des plantes aux tiges recourbées. Sur une photo épinglée au mur gris, il se cache, blotti au pied d'un monumental palétuvier : Patrick Blanc, du CNRS, spécialiste de botanique tropicale, comme on dit dans un curriculum vitae. En vrai, brûlant d'amour pour les tropiques depuis au moins trente ans. Ce qui fait beaucoup pour un homme de 38 ans seulement. Mais la passion ne compte pas.

« Les tropiques, ça se transmet terriblement dans les familles, raconte-t-il en se remémorant les sagas familiales de certains spécialistes. Moi, non. Cela a dû me venir par l'eau, par les aquariums, par la pêche aux têtards. » Pour cet enfant de Suresnes, les balades au bois de Boulogne avec sa maman, puis les « Florales, au milieu des années 60, avec leurs magnifiques orchidées », restent des événements. A huit ans, il élevait des petits poissons guppy. A douze, il était devenu un véritable aquariophile, qui n'aurait pas supporté le « manque de liberté » d'un poisson rouge tournant dans un bocal, mais s'amusait à « recréer un milieu, à regarder éclore des œufs ». « La conscience écologique m'est venue tôt », constate-t-il sans emphase, faisant aussitôt remarquer que le « mot écologie ne m'a jamais fasciné ».

Spontanément, c'est plutôt de l'exubérance des feuilles de philodendron ou du pistil de l'*Amorphophallus* qu'il aime parler. Ou encore du charme d'une « cryptocoryne » inconnue qu'il a découverte l'été dernier à Singapour « dans un lambeau de forêt du centre de l'île, à cent mètres du sentier ! » A moins qu'il ne s'agisse d'une espèce tout à fait nouvelle, qu'il baptiserait sans hésiter du nom de « Zarah Leander, la magnifique chanteuse suédoise, malheureusement grande star du III<sup>e</sup> Reich ».

Les tropiques, chauds et humides, « font penser au milieu où vit le fétus. Mais est-ce aussi simple ? », s'interroge-t-il à haute voix. Ce qu'il y a découvert, lui, c'est un « monde de finesse ». Un monde auquel il a consacré une énorme thèse d'Etat, « Biologie des plantes de sous-bois tropicaux », après avoir parcouru trois continents, Asie, Afrique, Amérique.

« Il y règne un temps qui n'est pas du tout le nôtre, fait-il remarquer. Tout va lentement. » Sous les frondaisons de la forêt tropicale ne passe « que 1 % de la lumière. Qu'il pousse dix feuilles ou une à une, ça n'est pas le problème. On veut absolument nous inculquer la notion de la bagarre, du "struggle for life", mais ici, on n'a pas la preuve que ce soit ça, l'important. » Dans ces tropiques nonchalants des sous-bois, où la sexualité des plantes se fait plutôt « discrète », semble régner un



« LES TROPIQUES FONT PENSER AU MILIEU OÙ VIT LE FETUS. MAIS EST-CE AUSSI SIMPLE ? », S'INTERROGE-T-IL.

étonnant « droit à la paresse ». « Les niches écologiques ne sont pas forcément pleines. » Un monde vulnérable où chaque plante prend son temps. Quand il vous parle ainsi, à la fois doux et véhément, on imagine Patrick Blanc déambulant solitaire. La botanique, c'est aussi ça. Pas simplement des herbiers desséchés, que nombre de lycéens prennent vite en grippe. Mais aussi de la marche en forêt, avec ce qu'il faut de mémoire exercée, d'art de tenir un carnet de notes ou de prendre de bonnes photos, ce que pratique Patrick Blanc. « Traditionnellement, on dessinait les plantes, mais je trouve

que le dessin est moins "objectif" que la photo. » Et voilà pourquoi sa thèse s'orne de multiples clichés. Si, après transformations, elle devient, comme il l'espère, un livre pour le grand public, il multipliera ces images, en couleur. En ne voulant pas forcément sacrifier au « joli ». Certaines racines, certaines formes étranges ont l'intérêt de faire réfléchir. « Il ne faut pas avoir peur de faire voir certains détails intimes qu'on ne montre jamais », qui font découvrir les « astuces » de ces plantes de sous-bois.

Ce qui l'a intéressé, lui, c'est « comprendre comment les plantes sont en

harmonie avec leur milieu ». Et il a alors constaté « la diversité des réponses ». Ce qui ne l'a pas empêché de découvrir aussi des principes simples : il a, le premier, mis en évidence « vingt formes de base » chez ces plantes. Des cylindres, des lames verticales plaquées, des disques, des ovales inclinés... Quel que soit le mode de croissance — parfois extrêmement compliqué — de la plante, elle finit par prendre cette « forme globale ». Une découverte qui a de quoi enchanter tout scientifique, notamment les physiologistes, toujours à la recherche d'éléments simples sous la multiplicité des

apparences. Patrick Blanc a par exemple constaté que les ovales connaissent un grand succès en Asie. Selon lui, cette « forme très élaborée a demandé pas mal de temps » et c'est en Asie, moins perturbée au quaternaire que d'autres parties de la planète, qu'elle a pu se raffiner.

Ces plantes qu'il aime, il a voulu les rapporter. « J'en aurais ramené 700 ou 800 espèces [avec tous les certificats phytosanitaires nécessaires, NDLR], mais les horticulteurs ne sont pas dynamiques. » A défaut de plantes en pots, comme il les multiplie chez lui, Patrick Blanc espère bien les cultiver au petit écran. « Les stars, ce seront plus elles que moi », assure-t-il, même si l'on sent du talent pour la scène chez ce passionné de la chanson qui hantait l'Alcazar pendant ses années de fac à Jussieu. A tout le moins, il a l'art de raconter des histoires. « Jean-Marie Pelt [qui a réalisé de nombreuses émissions télé sur les plantes, NDLR] a un mérite : il a fait comprendre que les plantes sont vivantes », constate-t-il en connaisseur. Mais Patrick Blanc assure que, s'il réalisait, lui, de petits clips consacrés à une plante, son approche serait « strictement naturaliste » et il n'aurait que « très peu tendance à tenir un discours anthropomorphique ».

« Nous ne sommes pas des plantes », rappelle-t-il à d'autres moments, évitant de façon réaliste les dérives parfois un peu bêtifiantes de certains amoureux de la nature. Mais nous avons beaucoup à apprendre d'elles pour la compréhension de la planète. « En France, rappelle-t-il, il y a 4500 espèces de plantes, ce qui n'est pas rien. » Mais chez nous, les sous-bois sont pauvres. Les plantes poussent mieux et plus vite en milieu ouvert. Voilà pourquoi, selon Blanc, les Occidentaux du monde tempéré peuvent avoir du mal à saisir dans toute son ampleur le problème de la déforestation sous les tropiques. « Là-bas, le sous-bois est riche. Là-bas, une fois la forêt arrachée, tout se détruit rapidement. C'est grave. »

A la fin de l'année dernière, il est allé, comme une cinquantaine de chercheurs du monde entier, voir tout ça de haut. Très exactement, du haut de la canopée camerounaise, frondaisons des arbres où se pose le radeau des cimes, ce grand tapis à boudins de 600m<sup>2</sup>. Au cours de l'« Opération Canopée » (financée par la fondation Elf), il a pu constater à quel point ce radeau est un engin formidable pour étudier, notamment, une botanique inconnue. Mais l'enthousiasme ne lui enlève pas son humour. « On ne connaît pas bien la photosynthèse de la forêt (1), en particulier quand il pleut. » Ce qui est pourtant l'une des clés de la compréhension des forêts tropicales. « Sous la pluie, violente, on ne sait pas comment faire marcher nos appareils et avoir de bons comptages. » Il sait combien la science est parfois très humaine...

● DOMINIQUE LEGLU

(1) La photosynthèse, c'est la transformation directe de la lumière en énergie par les plantes.